

ROSA MURIEL ZELASCO

### **L'inquiétude de Dieu chez saint Augustin<sup>1</sup>**

#### **3. Impossibilité d'une interprétation existentialiste de l'inquiétude chez saint Augustin**

«Tu excitas, ut laudere te delectet, quia fesciti nos ad Te, et inquietum cor est nostrum, donec requiescat in te<sup>2</sup>».

Comme on l'a vu antérieurement, l'inquiétude peut se comprendre de plusieurs manières. Elle peut être la figure d'une angoisse, elle peut être une agitation qui pousse l'homme vers le péché. Mais elle peut être également le souci et la préoccupation de mener une vie mystique noble. Cependant personne ne l'a entendu comme une inquiétude de Dieu, vers Dieu. Ceci est assurément dû au fait que l'inquiétude revêt une connotation péjorative depuis la Bible comme on l'a vu au début de cette étude. L'inquiétude est toujours considérée comme ce qui empêche l'adhésion à Dieu et ce qui caractérise l'homme ici-bas. La question que nous nous posons désormais est de savoir si dans cette phrase saint Augustin a voulu renverser ce qui était devenu un lieu commun, en envisageant une inquiétude vers Dieu. Pour y apporter une réponse on ne peut se contenter de cette formule et de son contexte, il faut se référer à toute son œuvre.

Il faut commencer par écarter les interprétations existentialistes de cette phrase selon lesquelles l'inquiétude est l'angoisse qui nous habite jusqu'à la mort. De même il faut rejeter les théories de ceux qui ont interprété cette phrase à la lumière d'un mysticisme et qui ont vu dans l'inquiétude des agitations, parmi lesquelles le souci de plaire à Dieu qui nous tourmente jusqu'à la mort mystique.

Il existe bien chez saint Augustin une angoisse, un mal-être, mais qui ne peut perdurer tout au long de la vie. En outre, ce mal-être ne pourrait être la conséquence ni d'une limitation existentielle, ni d'un manque métaphysique, ni même d'une pensée de la mort-même si celle-ci existe chez

---

<sup>1</sup> Cfr. *Sapientia* 57 (2002) 3-38.

<sup>2</sup> SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*, I, I, 12.

saint Augustin. De même ni la contingence, ni le temps ou l'espace pourraient être la cause d'une inquiétude, même si elles l'accompagnent.

Dans sa jeunesse Augustin a connu angoisses et souffrances, et il a été tourmenté par cette inquiétude proche de celle décrite par les existentialistes. Cependant lorsqu'il a connu la foi cette inquiétude s'est atténuée. L'angoisse existe si jamais on s'obstine à chercher la vie heureuse dans un pays de mort. Alors la mort religieuse nous frappe sans que nous ayons pu jouir d'une deuxième naissance de l'âme en Dieu. Cette angoisse, cette inquiétude ne peut avoir pour cause une limitation métaphysique:

«Depuis saint Augustin on ne plus dire que l'inquiétude est la conséquence de la finitude de l'être humain, le fait d'être fini ne cause aucun désordre, il s'agit seulement d'une limitation qui ne signifie pas un défaut de perfection, mais définit la condition existentielle»

«[...] L'être fini, ordonné est bon, puisqu'il réunit les trois conditions nécessaires pour pouvoir s'identifier à la Bonté: *unitas, species y ordo*»<sup>3</sup>.

Les défenseurs de cette théorie contrecarrent cet argument en expliquant que seul Dieu peut les soigner de ce mal être. C'est une pensée qui n'est pas juste. Elle occulte totalement le dogme du péché originel. Ce n'est pas non plus le fait d'être créé à partir du néant qui engendrerait l'inquiétude:

«Depuis saint Augustin, on ne peut plus dire que l'inquiétude tient au fait que nous sommes des créatures du néant. Certes cela implique que nous ne sommes ni éternels ni immuables, et cela implique également dans l'ordre moral une possible défection de la volonté libre, mais le néant ne cause pas l'inquiétude, tout au plus suscite-t-il l'«*expectatio*», exempte d'angoisse. En effet l'angoisse est rendue possible par le choix, qui se propose à nous, après la connaissance que nous apporte le péché»<sup>4</sup>.

Croire que l'homme est inquiet parce qu'il est une création «*ex nihilo*» est une erreur. En effet l'homme aurait pu ne pas pécher, dans ce cas il n'aurait jamais connu cette inquiétude. Ce n'est pas notre nature telle que Dieu la crée mais notre nature déchue qui génère cette angoisse. Elle relève donc de la responsabilité de l'homme et non de la responsabilité de Dieu. Dans le cas contraire on considère que Dieu n'a pas créé l'homme libre, puisque déjà voué à l'inquiétude.

#### 4. Le péché comme fondement de l'inquiétude

Il est donc impossible dans un contexte augustinien d'affirmer que l'homme serait angoissé parce que créé *ex nihilo*. Le don de l'existence en

<sup>3</sup> R. FLOREZ, «La inquietud religiosa y las condiciones de la paz personal en el pensamiento de san Agustín», dans *Congreso Eucarístico internacional* (Barcelona, 1952).

<sup>4</sup> *Ibid.*

tant que tel est bon: «La nature de l'homme était à l'origine, lors de sa création, innocente et sans défaut<sup>5</sup>». L'angoisse apparaît associé à la déchéance, et à la punition de l'homme:

«Telle est notre existence dans l'état de chute, d' *aversio*. Elle se caractérise par une pauvreté radicale. Celui qui s'y trouve ou plutôt qui est cette indigence souffre d'une faim intérieure qu'on a définie à juste titre, une faim d'être<sup>6</sup>».

Cette angoisse advient lorsque l'âme, par elle-même, se sépare de Dieu volontairement. C'est par ce que la créature s'est séparée de Dieu par le péché et par l'orgueil que le désordre et l'inquiétude ont lieu d'être. Ce n'est pas le fait d'être créé à partir du néant qui entraîne l'angoisse chez l'homme. La cause de l'inquiétude est le péché, et le désordre en est la conséquence. Dans la condition supralapsaire l'homme ne pouvait ressentir l'angoisse puisqu'il pouvait ne pas pécher, ne pas mourir, il vivait dans un état d'«*expectatio*», puisqu'il était capable de Dieu:

«Notre vrai nature: en elle existait l'équilibre, l'harmonie et la parfaite adéquation entre l'être et ses légitimes appétits. C'était un état de paix, et d'authentique possession de Soi<sup>7</sup>».

Le déséquilibre dont parlent plusieurs auteurs existe réellement, cependant ce déséquilibre a été provoqué par le péché, et non à cause d'une tendance à Dieu insatisfaite. «Le péché originel a blessé, obscurci, changé la nature et l'a écarté de son centre premier [...]»<sup>8</sup>. En d'autres mots, il est incontestable que l'inquiétude habite l'âme déchue de son lieu naturel et frustrée dans son désir d'atteindre Dieu. Mais, déchéances et frustrations ne sont rien d'autre que les conséquences du péché et les effets du châtiement qui accompagnent celui-ci: «Le péché n'implique pas une rupture ontologique totale, mais une destruction de l'ordre<sup>9</sup>».

En effet ni le temps ni l'espace ni le mouvement, ni la contingence ne sont la cause de notre inquiétude, même s'il est certain qu'ils contribuent grandement à ce qu'elle se maintienne, l'unique cause de l'inquiétude est le péché, qui fait naître le désordre en nous. En admettant le contraire, on suppose une possible défection dans la création, puisque Dieu aurait mis au monde des créatures désordonnées. «L' *inquietum* augustinien surgit de la conscience de la limitation de l'homme dans le temps et dans l'espace<sup>10</sup>». Aucun désordre ne peut surgir d'une limitation dans la création.

Dieu aurait donc créé d'une part une créature d'emblée prisonnière et limitée et d'autre part des «créatures» (le temps et l'espace) qui empêche-

<sup>5</sup> SAINT AUGUSTIN, *De la nature et de la grâce*, XXVII, III, 3.

<sup>6</sup> E. ZUM BRUNN, *Le dilemme de l'être et du néant chez saint Augustin*, p. 11.

<sup>7</sup> SAINT AUGUSTIN, *De diversis quaestionibus*, LXXXIII, XCII.

<sup>8</sup> SAINT AUGUSTIN, *Opus imperfectum contra Julianum*, IV, 10.

<sup>9</sup> R. FLOREZ, «La inquietud religiosa y las condiciones de la paz personal en el pensamiento de san Agustín», cit.

<sup>10</sup> B. MANTILLA PINEDO, «Ontología existencial de san Agustín»: *Universidad de Antioquia*, nov.- dic. 1954.

raient l'homme de tendre vers Lui. Sans le péché l'homme aurait été conduit vers Dieu dans une ascension continue. Loin d'être une entrave à l'union avec Dieu, le temps est avant le péché ce qui nous conduit vers cette union.

On ne saurait être d'accord avec l'idée selon laquelle «Le fondement de cette inquiétude réside dans l'insuffisance radicale, dans le manque essentiel dont souffre la créature tirée du néant<sup>11</sup>». En tant que créature tirée du néant, l'homme serait inéluctablement inquiet; et seul Dieu pourrait remédier à ce manque.

Comment comprendre sinon que sans le péché l'homme aurait pu accéder à une félicité parfaite? Quelle serait la différence entre la situation de l'homme avant et après le péché? Cette insuffisance ne naît pas de la création, mais bien du péché. Avant celui-ci l'homme ne souffrait d'aucune insuffisance:

«Cette inquiétude naît de l'état dans lequel l'homme se voit séparé de Dieu, et de l'ordre que lui offrait la première orientation. L'inquiétude pourrait se définir comme une conséquence nécessaire du désordre. Et si le désordre est co-existential à un être déterminé, alors l'inquiétude sera liée ontologiquement à l'e-xistence de cet être<sup>12</sup>».

Ici le P. Florez semble donc s'orienter vers cette conclusion: L'homme est inquiet parce que séparé de Dieu. Mais il introduit avec le terme de «désordre» une précision que l'on aurait tort de négliger. C'est l'homme qui s'est séparé de Dieu, et ce n'est pas le mode de création qui provoque un manque ontologique. L'homme a été créé libre et de ce mauvais usage de la liberté est né le péché, et de ce péché le désordre et donc l'inquiétude.

Lorsqu'on affirme que cette angoisse est l'angoisse de tout homme pensant, ou que celle-ci dérive de la pensée de la mort, on n'est pas dans une logique augustinienne. S'il est vrai qu'il y a une certaine appréhension de la mort, voire une inquiétude de celle-ci saint Augustin s'est toujours préoccupé de la deuxième mort: Il ne faut pas redouter cette mort d'ici-bas, mais plutôt craindre l'autre mort. Craindre la mort naturelle risque de nous emmener vers le néant. L'erreur de beaucoup est de considérer comme causes essentielles les circonstances, les conditions qui certes participent à l'angoisse humaine, mais qui ne sont pas pour autant ses principes. Saint Augustin reconnaît l'importance de ces conjonctures, mais place au fondement de l'inquiétude la désobéissance originelle.

Ainsi, même s'il existe des points communs entre ces deux philosophies, on ne pourrait faire de saint Augustin un existentialiste puisqu'il donne une cause tangible à la souffrance humaine, qui ne donnerait lieu à aucune ambiguïté. Il n'y a pas de souffrance inhérente à l'existence ou à la

<sup>11</sup> E. GILSON, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, p. 140.

<sup>12</sup> R. FLOREZ, *op. cit.*, p. 68, n.1.

création elle-même. Elle n'est pas inséparable du statut existentiel, mais elle apparaît avec et par la désobéissance première. Elle n'est pas le propre de la vie de l'âme, elle a une origine qui est bien postérieure à sa formation, aussi le P. Cayré définit la philosophie existentielle comme «une réalité qui prétend en s'appuyant sur l'existence humaine concrète et vivante résoudre directement, par la seule expérience, le problème de l'être et du monde, sans faire appel aux données rationnelles classiques<sup>13</sup>». L'œuvre de saint Augustin s'inscrit en faux contre les considérations existentialistes, il est au-delà de l'existence humaine, et de tout ce qui la caractérise: temps, mort, contingence. Pour expliquer le sentiment de souffrance, il décrit un état où l'homme aurait pu être heureux dans une existence avant le péché, et sa punition.

En d'autres mots l'angoisse humaine n'est pas due à l'existence elle-même: le temps qui nous inspire la tentation de pécher, l'espace limité, et l'impossibilité dans laquelle nous sommes de jouir de Dieu immédiatement. L'angoisse a une véritable cause qui ne fait pas partie de toute création, de toute existence, mais seulement de l'existence infralapsaire:

«On peut faire un rapprochement entre les description de l'état de péché chez saint Augustin et celles de l'angoisse et dérélictions dressées par les philosophes actuels, ceux-là même qui édifient le mythe de la solitude et de la finitude de l'homme. Mais Augustin va plus loin [...] Il ne s'arrête pas à la description décourageante des phénoménologues<sup>14</sup>».

Si le péché condamne la créature à l'inquiétude, il n'y a pas chez saint Augustin une angoisse incessante, qui accompagne l'âme tout au long de son existence. Il y a bien évidemment une impossibilité à atteindre le bonheur dès cette vie, mais il n'y a pas d'angoisse inéluctable et implacable.

L'inquiétude telle que saint Augustin nous la laisse envisager n'est une angoisse que tant que l'âme n'a pas rencontré la foi. Dès lors que la foi touche l'âme le temps qui auparavant l'acheminait vers la mort, l'achemine maintenant vers la vie. Avec l'apparition de la foi on ne peut penser l'existence écrasée par l'angoisse puisque celle-ci est remplacée par l'espérance:

«Le Christ en acceptant de passer par le temps, a permis à l'homme de le dépasser et de forger de l'éternité dès maintenant. Avec le temps présent le Christ est venu rendre au temps présent une dignité nouvelle. On ne peut tendre vers l'éternel sans passer par le temps<sup>15</sup>».

Le temps est devenu dégradation après le péché. La venue du Christ a

<sup>13</sup> F. CAYRÉ, «La philosophie de saint Augustin et l'existentialisme»: *Revue de philosophie* 1946.

<sup>14</sup> R. FLOREZ, *Las dos dimensiones del hombre agustiniano* (Madrid: Religion y Cultura, 1958).

<sup>15</sup> M. HUFTIER, *Le tragique de la condition chrétienne chez saint Augustin* (Paris: Desclée De Brouwer, 1964), p. 205.

transfiguré le temps.

Avant de connaître la foi en Dieu, saint Augustin a lui-même éprouvé cette inquiétude angoissante. Ce n'est pas à proprement parler une angoisse, mais une incertitude, une agitation accompagnée de gémissements et de peine: «Tu te taisais alors et moi je m'en allais loin, loin de toi, vers encore et encore d'autres stériles semailles de douleurs, dans une orgueilleuse objection et une inquiète lassitude<sup>16</sup>».

Cette inquiète lassitude est une peine, une émotion qui paralyse l'âme, et seule l'aide de Dieu peut alors apporter la force d'avancer. Sans elle toute la vie de l'homme n'est qu'une vie de douleurs, de troubles, de peine, sans goût: «Oui, jusque dans cette misérable inquiétude des esprits qui sombrent et révèlent leurs ténèbres dépouillées du vêtement de la lumière, tu montres combien tu as fait la créature raisonnable, puisque rien absolument ne lui suffit pour son bienheureux repos, de tout ce qui est moindre que toi<sup>17</sup>».

On n'est pas inquiet parce que les choses terrestres laissent l'homme frustré, sa passion inassouvie, puisque rien ne lui suffit pour calmer sa soif. Mais on est inquiet avant tout parce que l'on est loin de Dieu, cette inquiétude est ensuite redoublée de la faim que l'on entretient pour les choses terrestres, et non spirituelles.

L'inquiétude accompagne alors une tendance à s'éloigner de Dieu, ou un refus de s'en approcher, l'inquiétude nous pousse à afficher une volonté sourde de ne pas répondre à son appel. Il y a comme l'exprime saint Augustin dans les *Confessions* une déloyauté avec laquelle le pécheur se ferme à la lumière et s'installe dans l'erreur et dans le mal, pourvu que cela le conduise à décevoir Dieu, et ce qu'Il exige de lui.

Il y d'abord une «aversio ad Deo», puis ensuite une «conversio ad creatura». Le péché consiste moins à se tourner vers tel bien muable, qu'à se détourner d'abord du Bien commun et immuable. Hors de Dieu il n'y a que douleur pour l'homme. L'inquiétude alors est double, plus intense et laisse l'âme dans un état de désordre interne ou rien ne lui permet de trouver le repos. Cette inquiétude se transforme alors en désespoir.

Alors seulement la foi en Dieu peut guérir cette angoisse, peut conférer un certain repos à l'âme, qui n'est certainement pas une sorte d'ataraxie, mais simplement une remise en ordre des passions, de l'amour, de la volonté. La foi se présente alors comme le remède à ce mal-être, sans pour autant que la créature en soit transformée. La foi et la prière sont alors les deux composantes qui vont introduire dans le cœur cette paix:

«Et je ne te priais pas encore en gémissants, de venir à mon secours, mais mon esprit était tendu dans la recherche, et inquiet dans la discussion<sup>18</sup>». Il y a chez saint Augustin l'envie d'éradiquer cette inquiétude, ce désespoir. Cette inquiétude qui qualifie les pécheurs, les impies et surtout

<sup>16</sup> SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*, II,II,12.

<sup>17</sup> *Ibid.*, XIII,VIII,9.

<sup>18</sup> *Ibid.*, VI,III,1.

les hérétiques, qui cherchent la vérité où elle ne peut exister.

Il y a donc dans la pensée de saint Augustin une inquiétude, une sorte de tumulte, de désespoir, qui est atténuée par la foi en Dieu. Cependant est-ce là le seul sens qu'on puisse donner à l'*inquietum est cor nostrum*? Saint Augustin n'évoque-t-il pas également une inquiétude qui accompagne la «nouvelle» recherche de Dieu, celle qui suit sa découverte, par la foi?

### 5. Deux phases de l'inquiétude, ou deux sens différents de l'inquiétude religieuse?

En effet le P. Cayré parle de deux phases de l'inquiétude, celle du pécheur et celle du juste. Or contrairement à ce qu'on affirme d'ordinaire, je prétends montrer que la véritable inquiétude religieuse n'est pas si intense soit-elle, celle qui s'étale tout au long des neufs premiers livres. Il y a l'inquiétude du pécheur et l'inquiétude du juste. La première nous apitoie sur un malade, la seconde nous entraîne sur les cimes de l'esprit, dans la recherche de Dieu, par un effort proprement mystique<sup>19</sup>. Ainsi le P. Florez reprenant cette interprétation de l'inquiétude affirme:

«Il y a deux temps classiques dans l'inquiétude augustinienne, celui du pécheur angoissé dans une lassitude de vide et d'apparences et celle du juste qui ressent un aiguillon amoureux à l'appel de Dieu ; Celle-ci est rendue plus consciente par la connaissance parfaite de l'amour et de la bonté de Dieu [...] Il y a une inquiétude de désordre et de trouble que nous devons craindre comme la fièvre, il y a une inquiétude d'élan et d'ardeur que nous avons le droit d'aimer comme la vie<sup>20</sup>».

Une analyse des écrits augustiniens doit nous permettre d'éclairer des passages qui corroborent l'inquiétude du juste. Il y a tout d'abord une inquiétude positive que saint Augustin a utilisé pour qualifier la charité: «Ego mane inquietam dixi debere esse caritatem, non pigram<sup>21</sup>». Ici l'adjectif «inquiète» est traduit par active, il y a donc dans le terme d'inquiétude une allusion au mouvement, qui exclut le repos, la paresse. La charité, l'amour doit se trouver dans une perpétuelle action, elle doit donc être renouvelée, sans jamais réprimer son élan.

Il est donc possible d'affirmer que, outre le fait qu'il puisse y avoir une bonne inquiétude chez saint Augustin, comme celle qu'on a pu rencontrer chez quelques mystiques, celle-ci est bien religieuse et qualifie une des trois vertus théologiques, l'amour de Dieu. Puisqu'elle caractérise la charité, ce n'est pas une inquiétude qu'il faut à son tour éradiquer.

Au-delà de cette inquiète charité, on trouve dans le passage suivant une

<sup>19</sup> F. CAYRÉ, «Les deux phases de l'inquiétude religieuse chez saint Augustin»: *L'Année Théologique*, 1949.

<sup>20</sup> R. FLOREZ, *op. cit.*, p. 68, n. 1.

<sup>21</sup> SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*, XIII, XIII.

## inquiétude de Dieu:

«Si tu adores Dieu gratuitement grâce à qui tu as connu la Rédemption sans pourtant l'avoir mérité. Si tu soupire pour lui avec ardeur lorsque tu penses au bien qu'il a fait en toi, et que tu ressens un dé-sir inquiet pour lui, ne cherche rien d'autre que Lui<sup>22</sup>».

Il y a donc une inquiétude de Dieu, le soupir peut révéler autre chose qu'un sentiment désespéré ou angoissant: Le cœur est inquiet d'un désir dirigé vers Dieu. Il existe une relation entre l'amour que l'on porte à Dieu, l'adoration qu'on lui voue, et le désir inquiet du Divin. L'inquiétude a donc trouvé une dignité qu'on ne lui avait jamais reconnu jusque là.

Il nous reste à élucider une question que les deux auteurs, à savoir le P. Cayré et le P. Florez, ont posé de la même manière. Tous deux sont d'accord pour affirmer qu'il y existe une inquiétude religieuse qui est bonne et salutaire. Ils affirment également qu'il n'y a pas deux inquiétudes qui seraient différentes une de l'autre, c'est une inquiétude qui se convertit, si le cœur de l'homme se convertit aussi.

En d'autres mots il y a deux moments dans l'inquiétude qui à l'instar de l'âme rencontre la possibilité de se transformer. Ainsi si l'homme pécheur devient juste, cette inquiétude va à son tour devenir salutaire. Comme le démontre le P. Florez un changement est opéré au sein même de l'inquiétude: «Bien qu'elle soit issue du désordre originel, elle se maintient en action, mue par la nostalgie de notre rang primitif. Nous sommes appelés à réaliser ce pour quoi l'homme a été créé [...] L'inquiétude du pécheur se convertit en inquiétude émancipatrice et jubilaire du juste<sup>23</sup>».

D'autre part le P. Cayré affirme que les deux inquiétudes sont salutaires, la première nous sauve en nous détournant du péché, l'autre transforme l'âme en s'élevant vers le divin. Il affirme ensuite: «Cette inquiétude angoissée au lieu de buter à la mort totale, au néant, comme dit Sartre, l'inquiétude, chez saint Augustin, ouvre l'horizon vers l'infini<sup>24</sup>».

Cette inquiétude qu'on avait interprétée comme la conséquence du péché, du désordre, et qui s'intensifie par une nouvelle négation de Dieu et par la distraction inspirée des jouissances terrestres, serait la même qui ouvrirait l'homme à l'appel divin. Les deux auteurs décrivent la conversion de l'inquiétude qui s'opère dans l'homme quand celui-ci se tourne vers la foi. L'inquiétude devient alors salvatrice.

Cependant il n'est pas certain que saint Augustin parle d'une seule et même inquiétude, qui deviendrait bonne ou mauvaise selon les différents usages qu'on lui assure. On ne peut pas affirmer que le terme inquiétude est univoque, il présente plusieurs sens, et Augustin s'en est servi pour qualifier le désespoir, l'angoisse, l'agitation des pécheurs et des hérétiques,

<sup>22</sup> SAINT AUGUSTIN, *Enarrationes in Psalmos*, LV, XVII, 9.

<sup>23</sup> R. FLOREZ, *op. cit.*, p. 68, n.1.

<sup>24</sup> F. CAYRÉ, *op. cit.*, p. 75, n. 1.

sans connotation méliorative ou péjorative, et finalement pour définir un mouvement, une recherche. Ce n'est pas la misérable inquiétude, dont il parle au livre treize des confessions, qui pourra être le fondement d'une recherche de Dieu.

En d'autres mots saint Augustin a fait une claire distinction entre les différents sens de l'inquiétude. Ainsi quand il existe une mauvaise inquiétude chez l'homme, elle diffère complètement de l'inquiétude de Dieu. Il y a une inquiétude dont l'homme est «l'auteur», et il y en a une autre inspirée par Dieu. En effet dans l'inquiétude misérable c'est l'homme seul qui s'éloigne de Dieu, qui pêche, et se retrouve inquiet. C'est une inquiétude qui ne peut être libératrice, elle est forcément stérile car il n'est pas pensable que l'homme puisse engendrer tout seul sa conversion.

Ainsi celui qui insuffle cette autre inquiétude si différente, qui libère l'homme et le pousse à chercher Dieu, ce ne peut être que Dieu lui-même: «Coepit esse inquietum cor meum. Videbam insensatos et tabescebam, non arguebam, et me sec tacantem zelus domus tuae comedebat<sup>25</sup>». Ici apparaît la réelle conversion, la grâce de Dieu a été offerte: «Nous devons toujours nous rappeler que l'inquiétude prend valeur positive au regard d'une conscience qui a reconnu en elle-même l'opération de la grâce. Il est donc bien clair que l'inquiétude n'est ici qu'un ferment, un levain sans lequel l'âme ne pourrait à vrai dire se convertir, puisque aussi bien ce levain c'est le travail qu'opère Dieu, qu'opère la grâce, dans les profondeurs de la créature<sup>26</sup>».

L'inquiétude qui accompagne le mouvement (*inquietum motus est*) ne provient pas seulement d'une volonté humaine. En effet si l'on présente l'inquiétude salutaire comme l'évolution de cette misérable inquiétude, et que de surcroît on affirme que c'est l'homme qui l'a fait naître en lui-même, alors on ne tient pas compte de la grâce de Dieu. En effet c'est lui qui fait naître ce sentiment en nous, et qui nous appelle à le suivre.

Ainsi il nous semble que rien n'est plus éloigné de la pensée du Docteur de la Grâce que la phrase qui suit: «Il faut exciter en soi ce sentiment complexe mais très réel qu'on appelle l'inquiétude religieuse<sup>27</sup>». A moins qu'il ne s'agisse de la réponse de l'homme à Dieu, dans ce cas il faut comprendre qu'il s'agit d'entretenir cette inquiétude.

L'homme ne décide pas de l'exciter ou de l'amplifier, elle provient de la bienveillance et de la miséricorde de Dieu. Il est le créateur de cette impatience, de cette inquiétude intérieure: C'est Dieu qui stimule et qui agite ce sentiment chez l'homme, cette poussée intérieure dans son cœur. Augustin voit dans l'éveil de l'inquiétude religieuse la première conséquence de la grâce. L'inquiétude est chemin vers Dieu. Elle nous conduit devant l'i-mage de Dieu qui est en nous et depuis la cime la plus élevée de notre

<sup>25</sup> SAINT AUGUSTIN, *Enarrationes in Psalmos*, XXXVIII, V, 1.

<sup>26</sup> G. MARCEL, *L'homme problématique*, p. 113.

<sup>27</sup> P. GUILLOUX, «Les conditions de la conquête de la vérité»: *Recherche de Science Religieuse* 1914, 5.

cœur elle nous achemine vers Lui. Car pour que nous puissions courir vers lui, il est descendu jusqu'à nous:

Il y a des âmes que Dieu appelle à monter plus haut; il les stimule par une secrète ardeur, qui garde quelque apparence inquiète, mais sans la moindre angoisse. Une telle inquiétude naît de l'amour et se tempère de confiance. Cet amour d'où provient l'inquiétude, nous est offert par Dieu. Cet amour est alors charité et elle engendre une véritable recherche spirituelle. C'est une impatience d'union, qui ne se contente pas d'être impatience, mais qui par cette charité devient union encore plus ferme. C'est par un don que Dieu nous a fait que nous nous enflammons et que nous sommes portés vers le haut. C'est Dieu lui-même qui veut nous voir marcher dans la voie, la voie tracé par son fils. Ainsi plusieurs auteurs ont souligné le parallèle qu'il y a entre cette sainte inquiétude et la notion de «feror»:

«L'activité des saints comporte en vérité une agitation, une inquiétude, une fièvre. Ce n'est là que le feror sancti amoris [...] Enviable inquiétude! Puissant levier de perfection! Indispensable ressort pour nous hisser vers les hauts sommets de notre prédestination<sup>28</sup>».

L'enthousiasme augustinien, la volonté de rechercher Dieu, l'endurance dans la «peregriatio», voilà ce que procure l'inquiétude. «L'nquiétude du juste se manifeste avant tout, dans la ferveur et dans l'*aestus* spirituel, comme une flamme allumée par la révélation du Seigneur<sup>29</sup>». Elle est volonté de ne pas s'arrêter, elle traduit un vouloir être, en même temps qu'elle exprime l'impossibilité à être dans notre «lieu naturel».

L'espérance condamne toute suspension de recherche, le «semper ambulare» n'admet aucun type de lassitude ou de passivité. C'est pour cela que l'inquiétude est nécessaire à l'homme, afin qu'il persévère dans sa quête. Cette recherche implique un mouvement et ce mouvement implique une relation nécessaire avec l'objet de sa recherche.

Il ne peut y avoir cessation de l'activité de l'âme vers Dieu, car cette activité, cette quête accompagne nécessairement les trois vertus théologiques: On cherche le Bien parce que la foi nous permet d'y croire, parce que l'espérance nous en insuffle le désir, parce qu'il nous fait œuvrer par l'intermédiaire de la charité. De la même manière c'est par la charité qu'on avance: «Qui aime court, plus tu aimes, plus vite tu marches; Qui n'aime pas n'avance pas». C'est grâce à l'espérance qui nous stimule que nous avons la force de continuer cette recherche; C'est la foi qui nous porte toujours plus loin.

L'inquiétude se vit comme une recherche active, inlassable, l'homme parcourt tout l'univers à la poursuite de Dieu qui l'entraîne et le ravit: «Oubliant ce qui est en arrière, m'étendant vers ce qui est en avant dans u-

<sup>28</sup> F. CAYRÉ, *op. cit.*, p. 75, n. 1.

<sup>29</sup> R. Florez, *op. cit.*, p. 68, n. 1.

ne tension de tout mon être vers le but, je poursuis ma course pour atteindre le prix auquel Dieu m'a appelé d'en haut<sup>30</sup>».

L'inquiétude n'a pas lieu de disparaître même après la « rencontre avec Dieu », car « plus grande est la proximité de l'objet cherché, plus ardente se fait la recherche: un idéal trop lointain n'excite que peu d'amour<sup>31</sup> ». Il existe une joie bien réelle qui est propre à ceux qui cherchent, mais qui se-r-ait incompréhensible si la recherche ne devait jamais aboutir. L'inquiétude ne doit pas être écartée du fait que la recherche s'arrête avec la découverte, il ne s'agit pas ici d'un objet limité, mais « la recherche se poursuit tout au long de l'existence car Dieu est incompréhensible immense et caché<sup>32</sup> ».

### Conclusion

Comme on a pu le constater il existe une inquiétude de Dieu, dans l'œuvre de saint Augustin. Elle est synonyme de recherche et elle accompagne la « peregrinatio ». C'est pour cela qu'il est nécessaire de toujours se maintenir dans une constante inquiétude, pour continuer à chercher même après avoir trouvé Dieu. Il y a une constante ascension vers Lui, il faut traverser le monde tendu vers Celui qui l'a créé.

Dieu nous touche et la créature ne peut que ressentir ce brûlant désir de le suivre pour l'atteindre un jour, dans la paix et le repos. Quand l'âme reconnaît son caractère d'image de Dieu, elle conçoit le désir de se transcender elle-même. Elle ne stagne pas.

L'existence chrétienne est interprétée comme une recherche continue de Dieu. On voit Dieu, on l'écoute, on le goûte, on le touche. Le toucher nous emmène jusqu'à sa connaissance. Ceci ne consiste pas simplement à avoir Dieu dans la pensée, mais à s'élever à lui par le cœur.

« Mon poids, c'est mon amour, où que je sois porté, c'est lui qui m'emporte ». Il y a donc cette idée d'ascension ou de descente, cela dépend de l'amour, de la volonté, bonne ou mauvaise. Il existe toujours un mouvement, qu'il soit dirigé vers le haut ou vers le bas, qu'il soit porté vers Dieu ou qu'il soit porté vers le péché, saint Augustin conçoit l'activité de l'âme, dans un mouvement actif, et en aucun cas dans un abandon passif, comme certains mystiques ont pu le professer. En effet la pensée augustinienne ne peut tolérer cette théorie qui fait de l'âme le réceptacle de Dieu, où la quiétude est assurée.

L'évêque d'Hippone a maintes fois affirmé l'existence d'une recherche de Dieu, il s'est également attaché à montrer que cette recherche se fait de l'extérieur à l'intérieur, et de l'intérieur vers les sommets qui surpassent la pointe même de l'âme.

<sup>30</sup> SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*, VII, XVII, 23.

<sup>31</sup> SAINT AUGUSTIN, *De Trinitate*, VII, XVII, 23.

<sup>32</sup> *Ibid.*, XV, II, 2.

Là où certains mystiques s'arrêtent, à savoir au plus profond de l'homme, dans l'âme, saint Augustin poursuit inlassablement la recherche pour dépasser même la cime la plus haute de l'âme. Tandis que chez certains mystiques, Dieu va à la recherche de l'âme, et l'âme lui répond par un abandon, chez Augustin l'homme répond à l'appel de Dieu, en le recherchant à son tour, et en dépassant ce qu'il y a de plus élevé chez lui.

C'est la grâce qui donne à notre élan son efficacité et sa plénitude, c'est la force de l'amour qui donne l'élan aux âmes et tels que la flamme nous nous élevons vers le ciel. Saint Augustin fait prédominer avant tout l'effort et l'action. Le «pondus» désigne la poussée physique qui conduit ou ramène un corps au lieu qui lui est propre. Un mouvement entraîne donc la créature, l'oriente, détermine sa direction et surtout le terme final.

Il n'y a donc ni soif ni angoisse à la base de la recherche de Dieu, parce que ce ne sont pas celles-ci qui aiguillonnent l'âme et lui inspirent de suivre Dieu, et d'être inquiet de Lui. Comment ce qui ne provient pas de Dieu pourrait nous porter vers lui ? Ainsi ce ne peut être qu'un sentiment divin, inspiré par le Créateur qui nous enflamme vers Lui. Rien qui ne soit divin ne peut provoquer une tension vers le Seigneur, car c'est lui seul qui nous insuffle l'envie, la volonté de le rechercher.

#### *Le «sursum Corda » dans la pensée augustinienne*

Quel est l'instrument capable de diffuser la nécessité de la recherche, et de maintenir cette poussée, sinon le cœur lui-même ? Au *sermon XX*, Augustin déclare que le cœur est la meilleure chose que l'homme possède, c'est lui qui nous conduit à découvrir Dieu, et avec lequel on s'élève.

Il peut certes être corrompu par la concupiscence, par la chair, mais quand Dieu le touche et l'enflamme pour qu'il tende vers Lui, il devient la plus grande force de l'être humain. Appuyé sur cette initiative divine le cœur inquiet montera à la recherche de son repos.

Saint Augustin reprend un passage d'Isaïe pour expliquer que c'est à travers le cœur que l'on gravit le chemin vers Dieu: «Revenez à votre cœur hommes de péché, et rattachez-vous à Celui qui vous a fait<sup>33</sup>». Par le cœur donc nous sommes attachés à Dieu, c'est en lui que la grâce s'opère, et que l'homme se convertit. Encore ici on retrouve cette pensée augustinienne: Dieu n'est pas seulement ce qu'il y a au plus profond de nous, il est surtout ce qui est au-dessus de nous. Saint Augustin nous invite à réorienter notre regard, porté sur l'extérieur, à le retourner en nous-mêmes. Ensuite il faut dépasser cette introspection pour chercher Dieu au-delà de notre âme.

On ne peut se contenter de chercher en soi. C'est pour cela que la recherche augustinienne est si indispensable, et pourquoi l'abandon à Dieu

<sup>33</sup> Isaïe, XLVIII, 8.

comporte bien trop de dangers:

«L'âme est la demeure de Dieu, elle est naturellement faite pour le recevoir. La charité a été répandue dans mon cœur par l'esprit qui nous a été donné mais votre Sainteté nous tire en haut par l'amour, afin que nous élevions nos cœurs vers Vous<sup>34</sup>».

Encore une fois Augustin admet que l'âme est la demeure de Dieu, mais il ne s'en tient pas à cette affirmation, il ajoute immédiatement que nous devons tendre vers Lui. Il y a un itinéraire de l'ascension, qui monte des corps aux âmes, et du sommet des âmes vers la beauté suprême.

On ne peut pas toucher Dieu si on ne dépasse pas l'âme. Élever notre cœur c'est donc rechercher Dieu, tendre vers Lui, ne pas cesser ce mouvement même si l'on sent la présence de Dieu. Celle-ci n'est pas suffisante, il faut que nous nous dressions vers Lui. Ainsi s'impose une dialectique de la parole de Dieu et de la réponse de l'homme. Dieu nous appelle à tendre vers Lui, et nous répondons à sa parole en le cherchant:

«Le Père, le fils, et l'Esprit Saint viennent à nous, tandis que nous allons à eux ils viennent par le secours, nous allons par l'obéissance, ils viennent en éclairant, nous allons en regardant ; Ils viennent en remplissant et nous allons en saisissant<sup>35</sup>».

Les termes «obéir», «regarder», et «saisir» ne sont pas des verbes qui expriment l'activité, mais plutôt un état de passivité, mais précédant chacun de ces verbes, Augustin ajoute «nous allons», afin de souligner l'effort à fournir, ce mouvement qu'il nous faut réaliser. Cette élévation ne peut se faire par les seules forces humaines, cette élévation ne se produit que parce que d'abord Dieu est descendu vers l'homme.

Il y a une élévation du cœur qui est intérieure mais qui est aussi orientée de façon dynamique vers celui qui nous a créé. Le «sursum corda» est alors ce qui nous permet de découvrir Dieu, car l'âme ne peut atteindre Dieu si elle ne se transcende elle-même.

Si le cœur est le moyen de poursuivre notre quête vers Dieu, alors l'«inquietum est cor nostrum», peut être interprété comme la dynamique du cœur qui nous permet de poursuivre la quête jusqu'à ce que l'on jouisse de la béatitude en Dieu.

On est bien loin de cette inquiétude qui se définissait comme pure et vaine agitation, ou de cette souffrance éprouvée par l'homme qui est spirituellement loin de Dieu, hors de lui, sans espérance, cherchant la vérité dans un pays de mort. Il nous semble maintenant que cette inquiétude est un don de Dieu, une sorte de feu qui nous fait brûler du désir de continuer à marcher dans cette voie que nous indique le seigneur: «C'est votre feu, votre feu bienfaisant qui nous consume et nous montons car nous al-

<sup>34</sup> SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*, XIII, VIII.

<sup>35</sup> SAINT AUGUSTIN, *In Ioannis Evangelium Tract.*, LXXVI, XXXIV.

lons la haut, vers la paix de Jérusalem».

Lorsque saint Augustin écrit «inquietum est cor nostrum», il nous apparaît désormais qu'il loue la dynamique de notre cœur enflammé par l'inquiétude. C'est ce que semblent confirmer les paroles qui précèdent cette sentence: «c'est vous qui le poussez à mettre sa joie à vous louer, par-ce que vous nous avez créés pour vous, et que notre cœur est inquiet, jusqu'à ce qu'il ne repose en Vous<sup>36</sup>».

Au regard de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, ces affirmations attestent que la grâce a déjà opéré dans le cœur de l'homme. Ce cœur inquiet referme ni déséquilibre ni agitation, mais la tendance de l'âme à Dieu lorsqu'il se fait entièrement tension vers Dieu.

Ainsi cette conception de l'inquiétude religieuse traduit parfaitement la quête, l'ascension, la «peregrinatio». Dieu a d'abord créé le cœur humain. Il l'a ensuite recréé par sa grâce pour que l'homme tende vers Lui.

Paris.



---

<sup>36</sup> SAINT AUGUSTIN, *Les confessions*, I,1,12.